

PARTOUT DES VOIX

Chant I

c'est encore de la langue
encreée ici

plume ou paf
autant dire que ça débute mal
y'a pas de trou
si lent ce moyen comment
acheter un surplus de bouche
grave grave
et toujours ce besoin

donc une petite trahison
il faut sortir sa bourse ou bien sa vie
se tourner froidement vers où le sens
simule son entrée vers où le paysage
illusoire configuration critique
menace de s'estomper dans un
ultime leurre
le moment est venu, semble-t-il, où la langue
doit
exhiber son secret

scellant l'imposture à l'outrage
ordonner ses propres pompes
nier, dans le même temps qu'elle l'augure, son trajet

silence aussi sera taxé
énorme figure nouée
nouée, chante un peu
sous les lampions, dans les supplices

mange arrache berce
avive ce qui démange
il n'y a plus de jeunesse
ses lèvres grisonnent

ici ou là-bas
la guerre secrète

en vain tu grattes
nulle page n'est épaisse

ah quel rêve

une planche de chair vive
nous dormirions comme des vers

quand on a la dent
un nez aussi bien vous pousse
et ça sent

là où il y a de l'autre il y a de l'humain

on n'a pas de feu sans air
ni de vie sans mort

arrête arrête
imagine une gare entre chaque mot
m'imposant le tempo
et la vie, la mort
radieuses, suspendues
au souffle double qui sourd
ici, quiètes images, il faut que le sens
tombe

des bribes
étirées le long de la maîtresse
verticale
il
n'
est
rien

ou sinon quoi ? le sens
une baudruche

que nous percerons
un matin clair et sans vent
espérer cela sans plus

je ne demande rien d'autre
et vais bientôt passer la main

rod is not my job
et le talent n'est que savoir-faire
glissement
au milieu des
remous
d'emblée un bruit blanc
et l'arbitraire

je n'ai qu'à me laisser porter
épave heureuse

le sens est un point final
il y a cette peau
sur les mots

devrais-je
entrer dans le mourir
s'il pèle

mauvais calcul
on est toujours mourant
tu cherches une limite qui ne te borne pas
sa transparence

entre fini et infini
trouver le moyen d'y durer

de toutes les questions
en est-il une à la fois plus
sereine et plus menaçante

si l'on reste
un autre s'en va et quelle
glaire dans ce va-et-vient ou quel
génie du supportable
être sous les verrous de
soi-même
tout en se manquant à soi-même
il n'y a ni échappatoire ni
ouverture
nos bouches
sont des braguettes vides

devant le désastre qui s'annonce
espérer quoi

morceler l'espace
ou tuer le temps
tout revient-il à cela
seul ?

mais les traces de cette vanité
altèrent déjà le visage
i hunt among
stones

je ne sais pas d'où vient la voix du sang
et le vieil appétit

nous devons nous lever
et agir dit Mao

sucer un mot
à quoi bon espérer de la bouche
il y a moins de réalité
si tu es morte

on pense à une plaie à vif et on tâte
un trou sans fond sans bord

creuse vieille bête
ouvre la bouche ferme-la
mâche bien ce que tu dis
mesure tes paroles et tes actes
et encore
ne les mesure pas
ce qui n'est pas donné vaut le plus
écrivit l'ermite

l'impensé l'impensé l'impensé
autour du cou comme un cache-nez

peut-on indéfiniment se tenir
hors de l'emprise
référentielle
alors que grouillent les asticots
sur la charogne poétique
e che si possa piu trovar un mondo

qui a dit demain est
une province sans couvercle
il s'agit de donner d'autres mots au sens

rien que du désir
et de l'encre
si les livres ne mangeaient pas les livres
où logerait-on la bibliothèque
un monde de dos pour
toute terre

le style est la voix des morts

et si tu veux le savoir
nous sommes noyés de voix
il faut disent-ils
gérer l'imprévisible
misère prévue
et misère à prévoir

de partout montent les voix les plus noires
et au milieu de ce concert

tu te lèverais pour dire
on ne peut plus vous savez
une page est tournée :
toutes les pages le sont
écharpe mélange grimace
sépulcre

c'est une trop longue histoire
elle s'est perdue en chemin
sécrétant son propre silence

saigné comme un porc le poète
un porte-plume emmanché dans le phalle
glandes pelées genre patates
gros hameçon en bouche
étron collé : faux nez
sur le visage et
tout cela fait main et à vif
il va de soi
on a même sur le travers du
nu
signé : la folie du jour

eh dis-je
tout cela est réel notez-le

j'avais de la vie, murmura-t-il, qu'ai-je oublié ?

a chaque jour sa douleur petite
tamisée finement farine douloureuse
travaillée en pâte farine
rhubarbe cerises noires dont la bouche
autrefois se meublait
pour seulement éviter le pire :
e muet de l'hébétude

le sujet montre un peu son nez
et aussitôt le retire

toute l'enfance résumée
ombre mobile de l'arbre sur les graviers
rideau de chaleur montante
trouée par les cris
il m'intéresse de savoir figurez-vous
cela quoi vous pensez de cette pièce
odeur de l'ancien brodée
lue astiquée de l'œil
il m'intéresse de le
savoir

alors il faut réclamer un autre nom

et puis
se broser
se laver
avec les vingt-six lettres
y a-t-il un abîme au fond de la bouche
et tel que tout y devienne
rien

dans les yeux du patient vois de blanches colombes
et l'envol de l'idée à contre-nuit des tombes

voir et s'opérer du voir
on arrache de ses yeux les
images et on les
rend

si seulement les mots retournaient aux choses

il n'y a pas d'alternative
le monde remplit le monde

feu le poète
avait réponse à tout :
une chose de beauté est une joie pour
toujours (sic)

le monde remplit le monde et cependant
il reste entre les deux un vide que le mot
remplit ne parvient à combler
écart irréductible

assez de vide pour qu'un sens y germe

pas assez pour qu'il
allonge ses bras et prenne
racine encore cette image
traînant derrière elle la vieille nostalgie
il faut pourtant un jour
résoudre ce dilemme : bonheur

de pourrir en terre

ici même et bonheur
concurrent de sécher sur pied
ici même

on résout la contradiction en ayant
un visage

à quoi d'autre servirait l'identité

pouvoir tout mettre dans le même sac
à main tout
recueillir dans la même clairière de
temps
il n'y a
rien qui ne soit contemporain

donc tenons bien le vierge le vivace
et le bel aujourd'hui

le reste n'est que retrait
à l'instant même de l'éclosion

Chant II

savoir que la fin n'est pas tout
il s'en faut

une grande envie
négative travaille à
extirper d'ici toute idée de fin

pour un discours sans objet
refusant à l'avance tout objet
occupé seulement à frôler un peu
plus le danger d'ineptie
or l'inepte est la limite
sans laquelle le sens s'endort
il faut risquer sur son nom
toute la connerie du monde
imite le sage, imite l'ange
offre ton nom à l'oubli
n'est-ce pas le plus grand leurre

nous ne savons si penser c'est déjà l'intention
ou l'acte
une illusion nous lie au
sens familier

dans ce fatras
il faut encore choisir produire du
temps ou s'évanouir dans l'éternel du retirement

que faire mais bercez-moi
une fois encore d'illusions je vous prie
est-ce donc si pressé
le choix dont vous parliez

que je dérange dites en restant encore
un peu le cul posé
entre la chaise du temps et celle de l'éternel

ce que nous savons bat de l'aile
horreur
on est devant sa propre débâcle
seulement
elle n'est pas celle que vous croyez

il est intolérable d'avoir
le don que l'on a

faudrait se quitter soi-même
alors s'ouvrirait
une bouche
toute neuve

qui se contente de soi trouve
un confort minable

est-ce que le langage est l'unique langage ?
les mots dorment dans leur pouvoir
le sens nous gave
et nous mourrons la tête grasse

sans voix
ou toute voix tue
il ne s'agit pas d'autre chose
tuer ce petit mot

trois lettres : soi
et ils en firent un miroir
le même qu'il faut maintenant brouiller
lève-toi et brise la réflexion
écorche le piège

quitte ta voix abime-la
un désert s'ouvre où la mort fait signe

et familière s'approche
lange et berce qui la requiert
louvre, ruine, hameçon
et encore quelques autres

est-ce trop demander
sauver quelques mots ?
trop

un tissu de douleur
n'en crois jamais tes yeux
et prends-moi

il ne reste que la faille
mange son vide
amer
gare dit-il la communication
entre comme la mort

d'où je vais
est la fumée d'oubli

l'écriture ne puise en elle-même
aucun secours

rien ne se suit
et la tête tourne
à plusieurs reprises j'ai porté
le poids de mon corps
il ne pesait pas plus qu'une idée
tout manque de bras quand j'ai besoin d'
étrointe

est-ce le savoir qui
titube ou bien nous

mêmes qui serions ivres
est-ce ma bouche qui pense trouble ou
ma langue qui trahit
essaime déserte

unité perdue
ne pas croire qu'
elle fut jamais

il faut maintenant
mordre au flanc la nécessité
algébrique et la nécessité morale
glisser une lame
entre ses côtes et déjouer le

code dans l'impair de ses lettres
on lit = Sens et C^{ie}
me travaille l'obligation
prochaine d'enfin
le giffler
espace abandon ruine
territoires violés l'aveu
enfance mal bue désarmer faiblir

il y a l'illusion d'entrer dans
l'oreille de l'autre

y faire son sens

ah que de besoins
un désir une nécessité
reproduction défécation
autant de choses à représenter

nous baignons dans l'invisible
à quoi bon la poésie
toute bouche est fille de l'air
un joli crépuscule
rôle entre les mots
et moi qui parlera de moi
lorsque les jambes de
l'amour
écraseront
ma poussière
et je ris
nouant mes lèvres à
tu

autrefois
un coca-cola et de l'aspirine
suffisaient à nous rendre voyants
si vous voulez de la mémoire
il faut apporter la vôtre

questionnant la question
un écrivain écrit
et tout meurt d'être pensé
le vide
qui tourmente le vide
une main
et puis quoi

cri cri
hoche-queue
on aime à
sucrer la langue
entre les dents

quoi
un peu d'humain merci

et puis il faudra éliminer encore
le visage lever
la discorde dans ses traits
épuiser une à une ses ressources

nouer une écharpe à son cou
et serrer

dans ce qui apparaît alors
il se pourrait que gise
tapie sous la grimace

plus de vérité qu'
aucun visage jamais ne
sut en porter

maintenant elle vacille
aussi, s'enfonce
îlot perdu
sous les coups redoublés

cherchez ne cherchez plus
éliminez-vous

quelqu'un toujours désire
une demeure

et voici la mort
la langue se soulève
lèche le palais
extrait de la salive

dis-moi comment on oublie
il était une fois un sage
très vieux qui disait : on oublie les choses

en y pensant tant que
leur réalité s'efface derrière
la pensée qu'on a d'elles
et quand il ne reste que la pensée

le plus difficile
est fait

durer n'est pas le fort des pensées
il n'y a rien de leur côté qui ne soit
tout mortel

ce qui tient au corps
on le risque
mais le reste ah comme il en faut
peu je ne sais pas si
le savoir est gai
écris-moi disais-je et durant ce
temps là mais quoi
et qu'est-ce que le temps
manger sa propre bouche
est une image
n'empêche qu'elle occupe mes dents
tant pis pour la sagesse

et tu vois je n'oublie rien
tout travaille et tout repose

il faudrait parler moins
le dire est déjà trop

fable économe
aux jointures serrées
un cordon d'inquiétude
tressé dans le quatrain

que ceci demeure encore
un peu clandestin

une grande envie
négative partout
et pas de fin

dure l'inepte durera
écrase du talon
la satisfaction naissante
ithyphallique
mais non o swallow swallow
il glisse des tas de gens à nos côtés
they wash their feet in soda water
à l'heure violette
tandis que nous pêchons
ici même des
os de rebut
n'en croyez rien le palais garde bien la langue

peut-être
reste-t-il toujours une guerre
en réserve
cent ou mille ans
il y a trop de dieux
sous les mots
et nous claquons du bec

et cependant
nous n'aurons pas vaincu le sens

sous chaque pierre levée
on trouve un serpent
il aurait fallu nous tourner vers la
toute pure légèreté la

pure innocence amusée
ouvrir nos oreilles
séparer le trou du
sens la musique c'est l'
instant qui
bascule dans l'instant
la forme même de l'
éphémère

Chant III

parfois s'élève un chant
de noyé
il n'y a plus de sirènes
mais ce chant
le perdre c'est perdre son temps
alors on n'en finit pas de tendre l'oreille
de se tenir au coin des mots

que peut-il arriver
le chant est sous la langue
et la mer sous nos côtes
sommes-nous trop vivants
à force d'être traversés

pour que les mots ne suffisent pas
il faut quelque mort présente au cœur

mais qui se noie
et n'est-ce pas mon ombre qui chante
pour moi seul

on plongeait dans l'eau noire
y enfouir un rêve
l'un grimait l'autre infiniment
mais ils se retrouvaient deux
dès les yeux ouverts

- qui est-ce ?
- un reflet qui s'abîme au fond de lui-même

il y a plusieurs ciels dans le ciel

maintenant est si grand
il les traverse tous
poussant toujours de l'avant
de telle sorte qu'on n'en voit pas la fin
ou trop tard

les choses ont un métier
qui consiste à être elles-mêmes
mais nous

je me souviens d'un temps
je cassais les pierres pour voir
leur peau
et comme il n'y avait rien dans la pierre que la pierre
je léchais le tranchant
pour que ma langue y saigne
une vraie blessure

y a-t-il de bonnes ou de mauvaises plaies
ou bien seulement des plaies
des pierres et des plaies
des choses qui jouent à être elles-mêmes
sans dedans ni dehors
ni avant ni après ou dans un temps si lent
qu'il n'est qu'un long présent
un présent de pierre

et l'eau courant,
sur pierres et plaies
un temps qui n'appartient qu'à elle
et dont elle ne donne rien

mais l'eau n'est elle-même que dans les fontaines
qu'est-ce qu'un supplément de salive
dans la bouche et
le bruit de la mer

les larmes roulent moins vite
que la douleur

et nous
dans l'ombre de nos mots
nous plantons des dents
qui ne mordent pas

entre l'histoire
et le dos de nos livres
nous aurions voulu un angle
qui soit la plaie du temps

- vous vouliez qu'il en meure
- je voulais

je voulais simplement tirer un trait
et qu'il n'y ait plus d'au-delà

- c'est dommage dit-il encore
on ne saura jamais si c'est le vent
qui remue la feuille d'herbe
ou si c'est l'herbe qui remue le vent
ni qui parle sous ce pronom commode

une petite veine bat près de la narine

- ne porterez-vous pas le deuil de l'au-delà ?
irez-vous allègrement vers rien de connu
les prairies furtives où l'innocence
vous habille de blanc
mourir avec dédain
ou vous replier sur vos gencives douloureuses
vos vertèbres inconstantes
et ce vocabulaire peu fiable

l'histoire est ce qui nous fait sans histoire
est-ce la faute de la langue
ou celle de l'espèce ?
le vocabulaire
on s'en souvient
malgré soi
sans même la prime de l'amour

quand on regarde sa langue
c'est pour savoir si elle est blanche
le mal ne vient pas au corps
face à face
et que peut-il se montrer de soi-même
à soi-même

la peau n'a pas l'épaisseur du volume
mais elle fait comme si
et la fiction commence

un personnage dont nous ne savons rien, perdu sous un ciel immense où les nuages
sont comme la curieuse raréfaction de la couleur – un retirement –, que provoque
l'eau sur un bleu uniforme d'aquarelle, dont nous ne savons rien mais qu'il nous semble
connaître de tout temps, son pas, la voûte de son dos et jusqu'au timbre de sa voix,

familier et inconnu, dont nous ne savons rien sinon qu'il est comme le tenant et l'aboutissant de tout ce qui s'énonce en faisant semblant de l'ignorer, dont nous ne savons rien sinon qu'il faudra bien enfin le laisser prendre la parole, ne serait-ce qu'en raison de son insistance à ne pas la demander, s'avance sur ce chemin douteux et déclare :

- messieurs, je vous assure
- je ne suis pour rien dans tout cela

et aussitôt, ce n'est pas un doute qui s'installe mais une certitude : une certitude sans fondement, qui est la chose la moins propice à l'événement, mais qui fait venir des mots au bout de la langue

- messieurs, ajoute l'homme
je ne suis sûr de rien
pas même de ma personne
c'est que je me souviens de choses
que je n'ai ni vues ni vécues
je les lis dans un livre
qui n'est nulle part
le monde est blanc
et moi, je suis un point

et je me dis : pourquoi signerais-je des souvenirs qui ne sont pas les miens mais peut-être les vôtres ; ou se peut-il que le passé soit cette grande mare commune où chacun rencontre chacun au hasard de ses pérégrinations respectives à la recherche de soi-même, ce point imaginaire aux coordonnées indéfinies sur l'abaque du temps.

Jean Frémon & Bernard Noël